

C O N G R È S
DES
MEDECINS ALIENISTES ET NEUROLOGISTES DE FRANCE
ET DES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

XLI^e SESSION
NANCY (30 JUIN-3 JUILLET 1937)

SEANCE INAUGURALE DU 30 JUIN 1937

La séance solennelle d'ouverture de la XLI^e session a eu lieu le 30 juin 1937, à 9 h. 30, dans les grands salons de l'Hôtel de Ville de Nancy, sous la présidence de M. le Docteur SCHMITT, Maire de la ville de Nancy.

Sur l'estrade avaient pris place : M. BOSNEY, Préfet de Meurthe-et-Moselle, M. SPILLMANN, Doyen de la Faculté de Médecine de Nancy, ainsi que les délégués officiels et les membres du Bureau de la XLI^e session.

Dans l'assistance, très nombreuse, l'on remarquait : M. le Procureur général, M. le général SCHICKLÉ, MM. les Consuls de Belgique et d'Italie, M. le Vicaire Général, représentant Monseigneur l'Evêque de Nancy et de Toul, M. le Grand Rabbin, M. le Pasteur, M. le Procureur de la République, MM. les membres du Conseil municipal, MM. les Vice-Présidents de la Commission des Hospices et de la Commission de Surveillance de l'Hôpital Psychiatrique de Maréville, MM. les Présidents du Syndicat des Médecins de Nancy et de la Société de Médecine de Nancy, etc...

M. le Maire, après avoir prononcé une chaleureuse allocution de bienvenue, déclara ouverte la XLI^e session du Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des Pays de Langue française, et donna la parole aux délégués officiels, puis au Docteur OLIVIER, président du Congrès, qui prononça le discours d'usage.

Discours inaugural
de M. le Docteur M. OLIVIER
Président de la XLI^e Session du Congrès

Monsieur le Président,
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Doyen,
Mesdames, Messieurs,

Il vous a plu, Monsieur le Maire, d'accepter, avec une cordialité charmante, la présidence de cette séance inaugurale de notre 41^e session. Nous sentons tout le prix de votre geste accueillant dont nous sommes honorés et je vous en exprime au nom de tous, la plus vive gratitude. Vous avez, avec une rare bonne volonté, facilité la tâche délicate de nos organisateurs. Louanges vous soient rendues. Vous avez mis à notre disposition pour cette cérémonie la magnifique salle des fêtes de cet Hôtel-de-Ville qui porte la marque d'une harmonieuse richesse architecturale, et qui est évocateur de souvenirs historiques si passionnants. Le hasard a voulu que, moi, méditerranéen, né sous un ciel romain, après un long séjour au milieu des splendeurs de la Renaissance des bords de la Loire, j'apporte en cette circonstance mon témoignage affectueux à la Ville de Nancy.

Cette ville n'est pas seulement, pour nous, le théâtre des admirables réalisations urbanistes du XVIII^e siècle, d'une industrie florissante, mais elle symbolise encore à nos yeux les marches de Lorraine qui, perpétuellement au cours des siècles, ont été déchirées par l'invasion. Nous savons quelles sont les hautes vertus secrètes de vos populations.

Souffrez que nous communions tous aujourd'hui, avec la diversité de nos origines provinciales, sous le signe de l'unité et de la langue françaises.

Nous avons espéré que M. Louis Marin, Président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, pourrait siéger ce

matin au milieu de nous. Mais les événements parlementaires ne lui ont pas permis d'être libre en temps opportun. Nous lui manifestons tous nos regrets, d'autant que sa qualité d'ancien Ministre de la Santé publique le désignait, d'une façon toute spéciale, pour assister à l'ouverture de nos débats.

Mais étant donné les liens étroits qui rattachent les Médecins du Cadre des Hôpitaux Psychiatriques au Ministère de la Santé publique, mieux que quiconque, nous avons connu ses efforts, et ce m'est une occasion de lui rendre ici un public et solennel hommage.

Nous regrettons que M. Désiré Ferry, ancien Ministre de la Santé publique, se trouve retenu aujourd'hui à Paris. Il m'eût été agréable de lui rappeler combien nous conservons fidèle le souvenir du rôle utile dont il s'est acquitté naguère dans l'exercice de ses hautes fonctions.

Je dois manifester toute notre reconnaissance déférente aux autorités de cette ville et de ce département, qui, avec une bonne grâce incessante, se sont appliquées à favoriser l'organisation et le succès de ce Congrès.

Je remercie tout d'abord les membres du Comité d'honneur qui nous ont apporté un concours moral si précieux, dont nous avons été profondément touchés, je veux parler des personnalités politiques, administratives, universitaires, militaires, judiciaires, confessionnelles, médicales, MM. les Consuls.

Je remercie, d'une façon toute spéciale, M. Bosney, Préfet de Meurthe-et-Moselle, qui nous a accueillis avec la plus aimable sympathie et dont l'action bienfaisante s'est heureusement exercée pour la réussite de notre Congrès. Au début de sa carrière administrative, M. Bosney a exercé sa tutelle éclairée sur notre énivrante Sologne loir-et-chérienne où va s'écouler bientôt une partie de ma vie. C'est là une coïncidence qu'il m'est agréable de rappeler au passage. J'aurais d'ailleurs d'autres occasions de lui exprimer tous nos sentiments de respectueuse reconnaissance.

M. le D^r Schmitt a été secondé par deux personnalités qui méritent nos plus vifs éloges, ce sont MM. Godfrin, Adjoint au Maire, Président de la Commission des Fêtes et le D^r Merklen, Professeur agrégé à la Faculté, Adjoint au Maire. Ils se sont dépensés sans compter avec l'aide des chefs des services municipaux pour la réussite du Congrès. Nous leur savons un gré infini du programme si raffiné, de goût si nuancé qu'ils ont conçu, et dont la réalisation a été facilitée

par la bienveillance de M. Bertin, Directeur des Services de la Ville. Mais il est une autre personnalité à qui va aussi notre reconnaissance, c'est M. le Baron Riston, Président du Syndicat d'Initiative. Il a mis, avec le zèle le plus gracieux, à la disposition du Comité d'Organisation, tous les moyens d'action possibles.

Je sais tout le prix des concours que nous ont prêtés M. le Recteur de l'Université, M. le Doyen de la Faculté de Médecine, M. le Directeur du Service de Santé, M. le Professeur Santenoise, M. le Professeur Lucien, d'autres encore, à des titres divers, se sont ingéniés à soutenir les efforts des organisateurs. Je leur adresse à tous l'expression de mes sentiments les plus respectueusement obligés.

Je dois aussi faire part à M. le Général Réquin de notre gratitude pour l'amabilité avec laquelle il a mis à notre disposition la musique militaire qui donnera à notre manifestation le plus vif éclat, samedi prochain, dans les jardins de la Pépinière.

Enfin, nous avons, chaque année, la très grande joie d'avoir au milieu de nous, avec les Médecins des Pays de langue française, les représentants officiels de chacune de ces Nations. Leur collaboration à l'œuvre commune nous est, moralement et scientifiquement, précieuse. En les remerciant de tout cœur de leur fidèle présence, nous les prions de transmettre à leurs gouvernements, nos plus déferents hommages.

Mais ici, je dois une mention particulière de gratitude au représentant Grand Ducal, M. le D^r Hansen, dont nous savons les étroites et assidues relations avec Nancy.

Dans ce concert de remerciements, je n'aurai garde d'oublier les metteurs en œuvre directs de ce Congrès, dont l'intelligent dévouement n'a d'égal que la souriante modestie. Il s'agit, en l'occurrence, des Membres de notre Bureau : M. le D^r Combemale, Professeur à la Faculté de Médecine de Lille, notre Secrétaire général permanent, notre Trésorier, le D^r Vignaud et M. le D^r Hamel, Médecin-Chef de Maréville, chargé du Cours à la Faculté de Médecine de Nancy, Secrétaire local du Congrès, dont l'action, heureusement concertée, a abouti aux plus brillants résultats. Nos rapporteurs méritent aussi une attention vigilante et des félicitations très vives. Ils ont élaboré, dans le silence du cabinet et auprès du lit des malades, de savantes études qui vont faire l'objet de vos judicieuses discussions.

Je regrette vivement que le nouveau Ministre de la Santé publique, M. Marc Rucart, dont on connaît la haute conscience et les grandes qualités laborieuses, n'ait pu, pour des raisons majeures, participer à cette séance inaugurale, où ses fonctions de Ministre de la Santé publique et ses origines vosgiennes, l'appelaient doublement.

Nous le remercions cependant de l'intérêt qu'il veut bien porter à notre activité scientifique et professionnelle en déléguant, pour le représenter, M. Varenne. Nous connaissons M. Varenne de longue date. C'est un esprit averti des problèmes qui nous préoccupent. Nous savons l'action efficace médico-administrative qu'il joue dans les Conseils du Gouvernement. Nous le saluons avec la plus cordiale sympathie. Nous adressons en même temps aux délégués des autres Ministères ici présents, l'expression de notre chaleureux accueil et de nos sentiments de sincère solidarité. Il me reste maintenant, après la nouvelle que nous apporte M. Varenne, un devoir bien agréable et bien doux à remplir, c'est d'offrir à notre ami, le D^r R. Charpentier, nos félicitations les plus affectueuses pour la distinction si méritée que vient de lui conférer le gouvernement de la République.

Je suis assuré d'ailleurs d'être l'interprète de tous les Médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française en affirmant que ce témoignage officiel de reconnaissance concorde absolument avec celui que nous lui consentons dans nos cœurs.

Le D^r R. Charpentier a été, depuis près de 20 ans, le laborieux et brillant animateur de nos Congrès. Avec de rares qualités de compréhension et de pénétration, il a su maintenir le contact étroit dans le domaine neuro-psychiatrique, entre les pays de langue française. Il a été notre messager fidèle et clairvoyant.

Président de la Société Médico-Psychologique de France, Directeur des *Annales Médico-Psychologiques*, le Docteur R. Charpentier n'est étranger à aucun des courants de la neuro-psychiatrie. Perpétuellement l'esprit en éveil, attentif à tous les événements, doué à un rare degré de l'esprit d'à propos, il est le tact et la courtoisie en personne.

C'est un collègue et un ami exquis à qui il me plaît de rendre un hommage d'autant plus ému que dans un lointain qui s'estompe hélas, nous entrons ensemble dans la carrière com-

mune. Aussi nulle rosette de la Légion d'honneur ne pouvait être mieux placée.

Un usage respectable a prévalu, qui confère au Président annuel de nos Congrès, la mission de traiter, dans son discours inaugural, le thème de ses préférences. C'est un bien dangereux privilège qui peut conduire aux plus graves imprudences.

D'éminents prédécesseurs ont su évoquer, devant vous, en une langue impeccable, les problèmes les plus attrayants, avec une rare pénétration d'esprit. Je voudrais à mon tour, effleurer aujourd'hui, une question dont l'imposante majesté m'écrase, puisqu'elle met en cause des sentiments primordiaux de l'âme humaine. Aussi, ai-je besoin de votre indulgence compréhensive, ma seule prétention se limitant, en ces conjonctures, à susciter vos méditations sur un sujet vieux comme le monde, qui appelle l'éternelle requête du psychologue et du médecin.

J'assume donc le redoutable honneur d'inaugurer la séance de ce Congrès. Aucun titre spécial ne me désignait, si ce n'est une carrière déjà longue et votre amicale sympathie. Permettez-moi de vous exprimer, pour ce témoignage de bienveillante estime et de confiance dont s'honore ma modestie, les sentiments les plus simplement émus de ma reconnaissance.

DU PESSIMISME A L'OPTIMISME

Les bouleversements économiques et sociaux que la guerre a engendrés, les répercussions profondes et universelles qui en ont été la conséquence, dans tous les modes de l'activité humaine, l'accélération des transformations techniques, ont provoqué des réactions morales et psychologiques multiples, des désagrégations, des fermentations, en un mot une rupture de l'équilibre relatif dans lequel, jusque-là, le monde civilisé semblait vivre. Sous l'influence de ces événements, les sociétés, les groupements, les individus désemparés, s'interrogent. Tous les credos sont remis en question. L'inquiétude gagne de proche en proche. Le sentiment de l'incertitude du lendemain se généralise. La notion de la vanité de tout effort s'insinue dans certains esprits, l'anxiété saisit les autres. Rien n'apparaît stable et durable.

La crainte, l'effroi, la terreur même, colorent les diverses formes de ce pessimisme social et individuel.

C'est comme une manière moderne de la Grande Peur dont les âmes médiévales étaient hantées, aux approches de l'An Mille.

Les journaux quotidiens flamboient de titres et de manchettes affolants. C'est un véritable régime de douches écossaises. Aujourd'hui, c'est l'imminence de la guerre, demain, celle de la révolution. Ici, c'est la grève générale prochaine, là c'est une catastrophe financière en perspective ; plus loin, c'est une invasion de gangsters ou l'apparition d'une épidémie inconnue. C'est une mentalité de panique qu'ils entretiennent, une disposition à la psychose qu'ils cultivent, même s'il est vrai que rien n'est à cette heure de tout repos.

Au cours de ces dernières années, au lendemain de la guerre, avant que cette vague de pessimisme n'étende ses manifestations dans les milieux les plus divers, déjà une jeune pléiade d'écrivains s'étaient faits les interprètes les plus raffinés de ce sentiment. Qu'est-ce que l'Homme ? Qu'est-ce que la Vie ? Pourquoi Vivre ? Eternel problème que chaque génération se pose, à sa façon, inlassablement, mais qui redonne aujourd'hui, à cette littérature, le cachet d'une inquiétude douloureuse spéciale. Sans doute Bergson, Proust, Pirandello, Gide avaient ouvert la voie.

Leur enseignement brisait les cadres des conceptions rigides d'avant-guerre, montrait l'insaisissabilité du temps, l'instabilité des choses, la coexistence simultanée des contraires, la réduction de la conscience apparente, par rapport à l'énormité de l'inconscient dans la profondeur duquel il faut rechercher les motivations de nos actes.

Ces jeunes générations, à l'instar de leurs aînées, souffrent du mal du siècle, mais leur hantise n'est pas de mourir dans un lit d'hôpital. L'esprit romantique est dépassé. Leur souffrance n'est pas de même nature, elle est plus intellectuelle que morale. Et, cependant, en dépit des différences ce sont de jeunes écrivains, c'est Jacques Vacher, c'est René Trevel, qui, l'âme déchirée, dissociée, disparaissent volontairement de ce monde.

De leur côté, les dadaïstes manifestent leur volonté de libérer le monde poétique de son asservissement au monde matériel. Ils dénoncent âprement la faillite de la raison et de la

société. Ils proclament ce qu'ils appellent *le refus du réel* tel qu'on le décrit dans les *Pas Perdus* d'André Breton ou dans *l'Anicet* de Louis Aragon.

Les surréalistes, à leur tour, déclarent que la vie réelle n'a aucune signification. Aussi leur production littéraire porte-t-elle la marque d'une tendance à la fugue, à l'évasion, au rêve. L'intérêt de la vie ne réside pas dans le substantiel durable, mais dans l'imprévu, le hasard, l'aventure. La vie réelle a moins de certitude que celle que l'on se représente. Ils dénoncent la faillite du monde intérieur, l'impuissance de la sincérité, la précarité de la vie spirituelle, les contradictions, les mensonges qui en sont la trame. Une telle dissection aboutit forcément à la rupture, à la dissolution de la personnalité comme dans le *Bon Apôtre* de Philippe Soupault.

Toutes les réalités étant indécisées, on garde indéfiniment la faculté du choix. Aussi, faut-il toujours rester disponible, selon la formule à la mode.

« Je sens venir l'instant, dit Daniel Rops, pour moi, semblable à une mort prématurée où le choix m'aurait fixé ».

« Je n'ai pas connu, dit Chanteville, le sentiment de la pérennité. Je passe mon temps à courir après des idées, des moments et la vie court plus vite que moi ». D'après Alfred Collings, l'une des caractéristiques de cette génération d'écrivains, c'est un pessimisme foncier accompagné d'une lucide fureur de vivre. Mais il s'agit là d'une attitude intellectuelle.

Le jeune poète philosophe, Léo Ferréro, irrésistiblement attiré par le problème de la souffrance, tiraillé par les événements contemporains, n'exprimait-il pas à son tour, dans le petit volume des vers et pensées — *Désespoirs* — pieusement recueilli par sa mère, son sentiment de détresse incoercible ?

Mais ce pessimisme, qui révèle chez ces jeunes auteurs une douloureuse dislocation psychologique, a trouvé dans l'œuvre récente de Céline, son expression la plus brutalement cynique et la plus cruellement négatrice. Son style, dans sa truculence scatologique, n'est pas seulement la forme verbale dont il revêt sa pensée, il est la texture même de sa philosophie. Schopenhauer avait dit jadis : « Ce monde réel avec ses soleils et sa voie lactée, qu'est-il ? Rien. » Pour Céline, ce n'est pas le sentiment du Néant que lui inspire le monde. C'est moins que rien, c'est l'inextinguible dégoût.

Mais cette inquiétude, cette désaffection du réel qui ont

gagné l'univers entier sont l'expression, à un moment donné, de l'éternel problème de la souffrance et de la douleur devant la destinée humaine.

Toutes les sociétés, toutes les civilisations ont connu les plus dures épreuves. Elles ont, néanmoins, franchi ces étapes ou se sont transformées. Nous n'échapperons pas à l'inéluctable loi commune. Des espérances commencent à surgir dans les pénibles gestations qui s'élaborent.

L'expérience nous convie donc à *l'optimisme* ? mais quelle est la vertu magique de ce mot ? Que contient-il ?

Depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent et qui sentent, l'optimisme et le pessimisme se partagent :

Les ressorts de l'âme humaine, coexistent en elle avec des oscillations, des degrés, des intensités variables. Ces deux sentiments se conditionnent bien souvent l'un l'autre. Ils servent de substratum au drame de la destinée.

Psychologiquement, l'optimisme traduit un sentiment de confiance, de certitude, de foi dans le présent et l'avenir. Il est épanouissement, sérénité, force tranquille, plénitude, propension, tendance à la gaieté, à la joie, à l'exaltation heureuse, au rêve libérateur. Mais cet état d'âme, dont les contours sont indécis et qui recèle tant de nuances infinies, est bien plus le fait de dispositions natives du caractère que d'une formation éducatrice. Aussi prend-il la forme de chaque individualité.

Partout où s'exerce l'activité spirituelle, morale, intellectuelle, matérielle de l'homme, partout il y a nécessairement une façon pessimiste ou optimiste d'envisager les choses.

Il ne m'appartient pas de m'aventurer imprudemment sur les chemins de la controverse philosophique et religieuse. Ce n'est ni l'heure ni de ma compétence. Mais, tout aperçu, même panoramique sur l'optimisme, ne peut se concevoir sans évoquer, fût-ce à bâtons rompus, les grandes thèses émises au cours de l'histoire et auprès desquelles on peut trouver des sources de rafraîchissement.

L'optimisme est un problème spirituel et moral, il est un problème individuel et pratique. C'est un problème social. Il inspire l'Art et la Littérature qui en subissent les courants ; il est tributaire de la Science, il est un problème médical dans l'ordre pathologique comme dans l'ordre thérapeutique.

Aussi, depuis l'origine des temps, les penseurs n'ont-ils cessé de consacrer leurs efforts à l'élucidation de cet insaisissable protée.

Dans *l'antiquité païenne*, au cours de la civilisation hellénique, une interdépendance étroite associe la nature, la vie humaine, la cité, la pensée philosophique et les mythes religieux.

C'est dans ce cadre que s'inscrivent les aspirations de l'homme vers le bonheur.

L'optimisme est la forme la plus élevée de la sagesse, mais il revêt ce caractère de relativité consciente qui n'est pas sans grandeur et sans efficacité, même s'il n'est pas animé par les effluves de l'affectivité.

Durant l'ère classique hellénique, après les crises dyonysiaques et orphiques qui avaient entretenu la passion et l'exaltation délirante de la personnalité, il y a plus d'accent et plus de profondeur dans la conception.

L'esprit hellénique dépasse alors le pessimisme et donne libre cours aux métaphysiques optimistes.

Démocrite, Socrate, Platon, Epicure, émettent les aphorismes les plus significatifs ; mais il s'agit d'un optimisme mesuré, rationnel. Démocrite recommande de « rechercher à recueillir tout ce qui est bien, sans trop se plaindre sur ce qui l'est moins ». Il engage l'homme « à prendre le côté aimable et consolant des choses, à vivre agréablement ». L'enseignement de Socrate se caractérise par une certaine fidélité à la religion civique et par la sérénité d'un optimisme sans fadeur et sans mollesse.

Pour Epicure : « Avec un pain de seigle et de l'eau, le sage peut rivaliser de bonheur avec Jupiter ». — « La richesse naturelle est à la fois limitée et facilement accessible, celle des imaginations saines s'étend à l'infini. Grâce soient rendues à la bienheureuse nature qui a fait, facilement accessible, tout ce qui est nécessaire et qui a fait, non nécessaire tout ce qui est difficilement accessible ; ce qui crée une joie invincible, c'est la suppression totale d'un grand mal. C'est là, la nature du bien. Il faut la saisir justement et s'y tenir. Rien ne satisfait l'homme qui ne se satisfait pas de peu ».

Il s'agit là, comme on le voit, d'un optimisme sobre et frugal selon la formule naturaliste qui connaît la limite des pouvoirs de l'homme. Sénèque ne disait-il pas que la vie n'a vraiment de charme que quand on s'est rendu indifférent à sa durée et il ajoute : « On songe moins à bien vivre, que longtemps et cependant tout le monde est maître de bien vivre et personne ne l'est de vivre longtemps ».

On pourrait multiplier les citations qui constituent les meilleures recettes pour goûter en paix les biens moraux et matériels de ce monde.

La *civilisation chinoise* elle aussi, s'est toujours refusée à sortir de l'humain. Elle a ignoré Dieu, la Science, les métaphysiques. Elle s'est appliquée à régler les rapports des hommes entre eux ; Confucius comme Laotse croient la nature humaine bonne, et ils n'ont d'autres préoccupations que d'aider l'homme à retrouver lui-même cette bonté que la société dissimule. Leurs seules aspirations, c'est la Paix, la douceur et une confiance illimitée dans les possibilités de l'homme. Le péché originel est inconcevable pour eux ; leur optimisme rayonne doucement, paisiblement, sans éclat, sans déchirement.

Chez les *Hindous*, la pensée Bouddhiste y prend un sens pénétrant de la misère humaine, car elle ne semble voir de réalité ni dans le passé, ni dans le présent. La sagesse véritable, c'est d'atteindre à la notion de la non-existence de toutes choses et de devenir soi-même un Néant, de disparaître dans le « nirvana ». Une conception pessimiste imprègne, au moins en apparence, cette philosophie. Néanmoins, pour les Hindous, nous ne devons pas nous dérober aux difficultés de ce monde qui nous permet de développer nos facultés latentes. Ce monde avec ses misères et ses plaisirs, ses transformations incessantes, est « un des mondes les meilleurs qui soient », puisqu'il donne l'occasion à nos énergies morales et spirituelles, de s'épanouir. Ce stage, dans la vie corporelle, est la condition indispensable du progrès humain.

Mais, ce sont surtout les religions monothéistes qui, malgré la déchéance qu'elles reconnaissent à la créature humaine, ont fourni l'aliment le plus substantiel à l'optimisme.

Le Judaïsme, animé par la pensée hellénistique, dit Weil, attaché aux doctrines de Talmud, n'oppose pas le corps et l'âme, mais le bien au mal, la mort à la vie : « L'homme est sujet au mal parce qu'il est faible, mais il n'y est point voué », d'où le progrès possible. Le Judaïsme ne vitupère pas la chair, tout en proclamant la primauté de l'Esprit. Il déclare que la vie est « digne d'être vécue où s'harmonisent facultés et fonctions, sous la tutelle de sages lois d'abstinence et de continence ». Il affirme que l'homme est l'artisan de sa propre destinée : « Dieu, certes, l'aide à lutter contre l'instinct du mal mais rien ne supplée à l'effort personnel. »

« La mission humaine n'est pas remplie, parce que l'homme n'a pas universellement soumis à la loi morale le libre pouvoir dont il mésuse ». Le jeu de la liberté explique les échecs, les erreurs, les régressions. Mais aussi il rend possible *l'optimisme*, c'est-à-dire la croyance à une éducation générale, à un progrès final de l'humanité, à un régime de bien dans ce monde.

« L'homme libre ayant quelque chose à donner à Dieu, son obéissance qui lui appartient en propre, aide Dieu, en quelque sorte, en voulant dans le sens divin. Il participe au salut du monde en hâtant, par son initiative, la venue de l'ère messianique ». Cette promesse faite à la postérité d'Abraham, de devenir une bénédiction pour toutes les Familles de la Terre, donne le sentiment d'une force souveraine et de l'espérance prochaine victorieuse. Il est vrai que si l'optimisme judaïque éclate avec ferveur, les théologiens catholiques lui reprochent de ne pas avoir résolu le problème de la souffrance.

La *théologie catholique* se révèle comme imprégnée d'un optimisme débordant.

La cosmologie catholique est optimiste, par sa croyance en un Dieu infiniment bon qui a créé, par pure bonté, le monde et a inondé sa création des reflets de sa bonté.

Elle enseigne que le monde, tel qu'il est, est digne de Dieu et le glorifie par ses perfections toutes finies qu'elles soient.

L'anthropologie catholique avoue toutefois que le premier homme ayant offensé Dieu « a perdu non seulement ses dons surnaturels et préternaturels pour lui et pour l'humanité entière », et de ce fait, semble impliquer un pessimisme radical ; mais elle concède que la nature humaine n'est pas entièrement pervertie, qu'elle dispose de son libre arbitre, que par la Rédemption, la Grâce et l'Ascèse, elle peut rentrer en possession d'une partie des dons perdus.

C'est la voie ouverte à l'optimisme pratique.

« Les actes accomplis par l'homme, ainsi surélevés par la grâce, ont une valeur intrinsèque qui dépasse la simple valeur morale. Ils acquièrent un caractère rédempteur pour l'intéressé et pour les autres hommes. La souffrance de la vie elle-même devient un moyen de transfiguration, d'enrichissement, de collaboration à l'œuvre divine ». Doté de telles ressources de rayonnement, l'état d'âme normal du croyant catholique doit être naturellement : amour, confiance et joie. Cet opti-

misme vital de la spiritualité catholique est directement inspiré par le Christ et par l'enseignement Paulinien. « Oui, nous-mêmes, dit saint Paul, nous gémissons au-dedans de nous, mais nous savons que tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu ».

La confiance et la joie sont le fruit de l'amour, au-delà des épreuves et des souffrances. Ce sentiment de plénitude sereine se retrouve chez les Pères du Désert. Faut-il évoquer l'épanouissement de sainte Thérèse du Carmel, le Cantique au Soleil de saint François d'Assise et ses *joculatores domini* « les joyeux musiciens du Seigneur », saint Jean Berchmans « le Saint toujours content », la Confrérie de la Joie de Dom Bosco, les pages ardentes de la célèbre mystique, sainte Angèle de Foligno sur la joie ? Faut-il rappeler l'optimisme de l'École Spirituelle Italienne au XVI^e siècle de saint Philippe de Néré, la magnifique floraison salésienne, si génératrice d'élan confiant, et enfin l'innombrable littérature contemporaine ?

« L'optimisme suit la marche ascendante de la résignation », dit Joos. De tous les bienfaits du Seigneur, qu'ils soient naturels ou surnaturels, le chrétien se fait un capital immuable qui rend la vie stable et sereine. Et ce capital porte encore les intérêts pour l'autre vie. »

« Toutes les manifestations spirituelles tendent à faire valoir que le Christianisme poursuit, non pas l'anéantissement de l'humain dans l'homme, mais bien le souci de hausser l'homme individuel et social aux plus hautes cimes de la perfection. » De surcroît, si la doctrine catholique professe qu'elle a, pour préoccupation première, le salut individuel, fidèle au « tu aimeras ton prochain comme toi-même », elle proclame aussi que c'est dans ses propres doctrines que l'humanité doit trouver la solution des problèmes sociaux angoissants. Elle a la conviction de posséder, dans sa pensée, toutes les forces réalisatrices et dynamiques que le sentiment de sa pérennité rend inébranlable.

Le Christ n'a pas seulement vaincu la mort, dit François Mauriac, il a vaincu la solitude humaine. En vain, accuserez-vous la Croix d'avoir enténébré la vie, l'Église vous répond, avec une joie mêlée de larmes : « ecce enim propter lignum venit gaudium in universo mundo. »

La *Réforme luthérienne et calviniste* a eu pour but de s'insurger contre « la facilité du catholicisme ». Elle a accentué le sens de la totale corruption de l'homme et est

apparue ainsi comme un pessimisme irrémédiable, vidant l'homme de toute confiance en lui devant Dieu.

Calvin cependant s'exprime ainsi : « La raison n'est pas du tout éteinte, mais a été en partie débilitée ; en la nature de l'homme, quelque perverse et abastardie qu'elle soit, il y estimule quelques flammes. »

Peut-on rappeler qu'à la diète de Worms, Luther lui-même composait le fameux cantique : « Un Dieu Sûr est ma forteresse », le plus original des cantiques protestants qui exprime avant tout la force, le défi de la conscience affranchie et la joie héroïque d'une âme possédant un Dieu, envers et contre tous.

C'est le point de départ de l'optimisme évangélique. On sait en effet qu'Emerson, aux Etats-Unis, au xvii^e siècle, devint l'un des apôtres de cette philosophie protestante optimiste à tendances panthéistes et qu'il exerça une influence énorme. D'autres protestants se sont faits les protagonistes de cet état d'âme au xix^e siècle, en dépit du retour du grand théologien allemand, Barth, vers l'anti-humanisme primordial.

On connaît l'admirable effort de Marden dans ses nombreux ouvrages, *la joie de vivre*, *la santé par l'optimisme*, qui révèlent, il est vrai, une sagesse souriante, un peu mécanique et naïve. Mais il faut, en France, réserver une place de choix au Pasteur Wagner, qui a été le grand animateur optimiste du xix^e siècle. Ses livres *Vaillance-Vie simple* recèlent une pensée simple, vaillante, chaleureuse, tonique.

Sur un autre plan, dans un autre milieu, sous des formes bien différentes, l'optimisme protestant devait se manifester : c'est d'abord le moraliste Thomas Carlyle, pour qui l'homme se fonde sur l'Espérance. Son leit-motiv a pour objet de prendre la vie au sérieux, c'est-à-dire de vouloir toujours mieux interpréter la divine signification de la vie. « L'univers, clame-t-il, n'est pas mort, ni diabolique, ce n'est pas un charnier avec des spectres. Il est divin et il appartient à mon père. »

A son tour, le grand poète anglais Browning, qu'on a qualifié le Wagner de la poésie, prend sa place parmi les maîtres de l'harmonie sacrée : avec son morceau lyrique de Paracelse, il faut citer ce couplet de Pippa : « L'année est au printemps, le jour est au matin, le matin est à 7 heures, le flanc de la colline est perlé de rosée, l'alouette prend son essor, l'escargot s'avance sur l'épine. Dieu est dans son ciel. Tout est bien dans le monde. »

C'est enfin l'Eurythmique Tennyson soupirant doucement :
« J'entends par intervalle une sentinelle qui va et vient de place en place et qui murmure à l'immensité des mondes que tout est bien. »

« Comme le pessimisme des réformateurs hypertrophiait la donnée chrétienne du Péché Originel, dit Jacques Maritain, l'optimisme de la Renaissance hypertrophiait, lui aussi, une donnée chrétienne, mais contraire : la conviction de la valeur de cet être humain qui est la vivante image du bien. Le sens de l'abondance de l'être, la joie de la connaissance du monde et de la liberté, l'élan vers la découverte scientifique, l'enthousiasme créateur et la dilection de la beauté, des formes sensibles décèlent, au temps de la Renaissance, des sources inextricablement naturelles et chrétiennes. » C'est une sorte d'euphorie qui s'empare alors de l'homme.

Mais il *appartenait à un philosophe* d'apporter, dans le domaine métaphysique, la plus éclatante contribution à l'optimisme, c'est Leibniz.

Sans doute, Giordano-Bruno avait dit déjà que : « l'Univers qui existe est absolument parfait, le seul qui fût possible, le mal est une illusion ». Descartes aborde à peine le problème, bien que son système tende implicitement à l'optimisme.

Pour Spinoza : « Le monde n'aurait pu être produit d'une autre manière, ni dans un autre ordre, de la cause la plus parfaite ne pouvait découler que les effets les plus parfaits. »

De son côté, Malebranche croyait que Dieu a choisi parmi les différents mondes possibles, le plus parfait, celui qui manifestait le mieux ses divers attributs, celui qui donnait, avec les moyens les plus simples, le meilleur résultat.

Leibniz, à son tour, entre en lice.

Il dresse le monument le plus complet de l'optimisme métaphysique auquel il donne sa formule définitive : « Dieu, dit-il aurait pu ne pas créer, mais il devait manifester sa divine puissance et sa bonté. D'autres mondes étaient possibles en ce sens qu'ils n'impliquaient pas de contradiction interne, mais à cause de la perfection divine, seul le monde actuel a pu être réalisé. Non seulement pour l'ensemble, mais aussi pour les individus, tout y est arrangé pour le mieux. Il y a harmonie préétablie entre les différents mondes et aussi entre les règles de la nature et de la gr ce, en sorte que la nature mène à la gr ce et que la gr ce perfectionne la nature en s'en servant. »

Leibniz trouve qu'il y a plus de bien que de mal dans le monde : « Nous exagérons, dit-il, les défauts apparents du monde entier, ces taches d'un Soleil dont le nôtre n'est qu'un rayon. » L'homme, en effet, ne voit le monde qu'à travers ses propres misères (si les roses ont des épines, les épines ont des roses). Nous avons le travers de juger du tout par une infime partie.

Pour Leibniz, Dieu s'est proposé de faire le meilleur des mondes, mais ce n'est pas précisément celui qui procure la plus grande somme de bonheur, c'est le plus beau et par conséquent celui qui comprend le maximum de variétés dans le minimum d'unité.

Le monde est, à chaque instant, le meilleur qu'il se peut. L'essence de l'être ne consiste-t-elle pas dans sa tendance au meilleur ?

« La vie des âmes, c'est un drame immense dont nous ne connaissons ni le détail, ni le dénouement. La fin du drame ne peut être que l'épanouissement du bonheur. C'est de la pensée, surtout, que viennent notre grandeur et notre puissance. »

Leibniz a établi que : le bien et le mal, le plaisir et la douleur, la perfection et l'imperfection sont solidaires.

Tout s'éclaire et se transforme en cause de joie quand on prend la peine de considérer l'excellence native et la puissance hégémonique du savoir.

Le désordre est une simple apparence. Ce qui règne au fond des choses, c'est une *harmonie universelle*.

Cet optimisme a été partagé par les déistes anglais qui en rejetaient la notion du péché originel.

Pour Shafstevbury, « tout s'accorde avec le plan universel, rien n'est tellement mauvais, les contrastes augmentent la beauté de l'ensemble ». D'après Pope, « le hasard est une direction que tu ne peux apercevoir, toute discorde, une harmonie que tu ne comprends pas ; tout mal partiel, un bien universel. »

Avec Locke et Adam Smith, le problème prend de plus en plus un caractère social.

Rousseau ne voit de salut, de bonheur possible, que dans le retour à la nature, la société corrompant tout ce qu'elle touche et en particulier « l'homme qui est né bon ».

Ainsi dit Maritain avec Rousseau : « La grâce a été résorbée dans la nature. Le vrai sens de la théorie de Rousseau, c'est que l'homme est naturellement saint. »

Mais Voltaire n'a, ni les illusions de Leibniz, ni celles de Rousseau. Aussi ne ménage-t-il ses savoureuses railleries ni à l'un, ni à l'autre. »

Pangloss s'efforce s'effacer les taches du soleil de Leibniz tandis que s'évanouissent les merveilles de l'Eldorado.

OPTIMISME ECONOMIQUE

Cet optimisme philosophique se transforme par la suite et se présente, à la fin du XVIII^e siècle, sous les espèces du progrès indéfini de Condorcet.

Mais la révolution économique et politique de 1789 allait ouvrir l'ère de nouvelles perspectives et offrir à l'optimisme de nouveaux terrains de culture.

C'est dans l'ordre économique que se transfère désormais cet état d'esprit. Je vous ferai grâce de tous les systèmes qui éclosent et qui apportent à l'humanité la meilleure formule de *salut social*. Saint-Simon, Fourier, Infantin, Considérant, le Play, construisent des icaries futures. Mais ce sont là des créations de l'esprit, même si elles se fondent sur certaines réalités. Deux hommes, deux économistes, allaient au cours du XIX^e siècle, symboliser, en s'opposant radicalement, deux formes fondamentales de l'optimisme social. C'est Bastiat, le protagoniste de l'économie libérale, et Marx, le fondateur de l'économie socialiste.

Bastiat, avec des réminiscences de Leibniz, établit son système des *harmonies économiques*. « Les intérêts abandonnés à eux-mêmes tendent à des combinaisons harmoniques, à la prépondérance progressive du bien général, l'idée dominante de cet écrit, dit-il, l'harmonie des intérêts est simple. La simplicité n'est-elle pas la pierre de touche de la vérité ? »

« Elle est *conciliante*, quoi de plus concluant que ce qui « montre l'accord des industries, des classes, des nations et « même des doctrines.

« Elle est *consolante*, parce qu'elle signale ce qu'il y a de « faux dans les systèmes qui ont pour conclusion le mal « progressif.

« Elle est *pratique* et l'on ne peut certes rien concevoir de « plus aisément pratique que ceci : Laissons les hommes tra- « vailler, apprendre, s'associer, agir, réagir sur les autres « puisque aussi bien, d'après les secrets providentiels, il ne

« peut jaillir de leur spontanéité intelligente qu'ordre, harmonie, progrès, le bien ; le mieux, le mieux encore ; le mieux à l'infini. Voilà bien, direz-vous : l'optimisme des économistes. »

En un mot, telle est la thèse, il n'y a qu'un mal apparent, ne vous tourmentez pas, tout s'arrange, « embrassons-nous Folleville ». Mais à l'encontre de cet optimisme facile, paresseux, statique, s'oppose l'optimisme dynamique de Marx.

Marx, nourri de la pensée hégélienne, ne s'attarde pas à une description pessimiste de l'ordre actuel, ni à une préfiguration idyllique du monde futur. Sa préoccupation dominante, c'est de saisir la loi profonde de l'Histoire des Sociétés. Marx croit trouver, dans les transformations de la technique et de la production, l'agent primordial de l'évolution des sociétés.

« Chaque période historique, dit-il, possède ses lois propres. Dès que la vie a dépassé une période donnée de développement, elle passe d'un stade à l'autre et commence à obéir à d'autres lois. En un mot, la vie économique nous offre un phénomène analogue à ce qui se passe dans d'autres branches de la biologie. » En un mot, selon la dialectique marxiste inspirée de Hegel, la synthèse résorbe, dans une formation plus haute, les composantes contradictoires.

« La seule voie royale par laquelle un système de production, et l'organisation sociale qui lui correspond, puissent marcher vers leur dissolution et leur métamorphose, est le développement historique des antagonismes qui leur sont immanents. »

Mais, s'il est vrai que les hommes, dont l'activité d'hier s'est condensée en lois, institutions, organisations, sont tributaires du processus économique qu'ils ont créé, leur activité d'aujourd'hui bouleverse l'activité d'hier.

Un élément nouveau d'une extrême importance pour Marx, dans l'histoire du monde, c'est l'apparition de l'esprit humain. « Du jour où l'esprit pense le monde, le monde lui-même va pouvoir se renouveler. » Les individus humains ont été, jusqu'ici, les instruments inconscients des luttes qui se sont succédées depuis les origines. Ils ont subi la société et sa loi dialectique. Mais si, au lieu de subir seulement la vie sociale, les hommes arrivent à prendre conscience, à comprendre la loi du mouvement dans lequel ils sont entraînés, il y aura un fait nouveau, la création d'une synthèse neuve, le moyen de domi-

ner, de transformer la vie sociale. C'est précisément le rôle que Marx assigne à sa philosophie : faire passer les groupes humains de leur existence inconsciente à leur existence consciente. Par là, le marxisme prétend créer une nouvelle étape dans le Progrès du Monde. Le pragmatisme de Marx unifie théorie et action.

« Les hommes, dit Marx, font leur propre histoire, mais ils ne le font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans les conditions directement données et héritées du Passé. »

Le système de Marx apparaît donc comme une doctrine optimiste qui se réfère, certes, aux exigences impératives de la réalité et de ses limites, mais qui, pour l'autre part, accorde à l'action volontaire de l'homme, une singulière puissance créatrice. C'est ce que Marx a appelé le saut du régime de la nécessité dans celui de la liberté créatrice... Nul ne peut nier d'ailleurs qu'elle est devenue un formidable levier d'optimisme.

De son côté, Jaurès ne disait-il pas, dans son discours à la jeunesse : « Rien n'est plus erroné que le vieil adage pessimiste de l'Écclésiaste désabusé. » « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil », le soleil jadis a été une nouveauté, la terre fut une nouveauté et l'homme fut une nouveauté. L'histoire humaine n'est qu'un effort incessant d'invention et la perpétuelle évolution est une perpétuelle création.

Ces conceptions morales, philosophiques, religieuses et économiques, si diverses et si contradictoires, Jacques Maritain, fidèle aux traditions thomistes, imprégné de toutes les données culturelles modernes, s'efforce de les surmonter dans une synthèse supérieure qu'il appelle l'humanisme intégral. Il voudrait « sauver, à travers les mûes de l'histoire, la substance impérissable du passé, et, avant tout, de l'Europe chrétienne, en élaborant un idéal historique chrétien capable d'existence et appelant l'existence sous un ciel historique nouveau. »

L'OPTIMISME ET LA SCIENCE

Cet optimisme, qui se manifestait dans les conceptions économiques, se développait pour les mêmes raisons dans l'ordre scientifique. L'énorme essor des sciences physiques, chimiques et biologiques mettait, à la disposition de l'homme, de formidables moyens d'action sur la nature, exerçant un rôle

croissant sur la formation de l'être humain, sur celle du règne animal et végétal, ouvrait la voie aux synthèses de toutes sortes, accusait le divorce progressif entre l'homme et l'animal, à ce point que l'homme est désormais apparu, à ses propres yeux, comme l'unique instrument de son propre salut, comme le maître de son destin.

L'optimisme scientifique coulait à pleins bords. Un mysticisme de la Science naissait. On se souvient « de l'Avenir de la Science » d'Ernest Renan.

Sans doute, l'ascension de la Science a fortifié l'homme dans le sentiment de sa propre valeur intellectuelle. Elle lui a apporté, il est vrai, d'ores et déjà, dans l'ordre matériel et intellectuel, d'indiscutables bienfaits, de magnifiques réalisations tangibles. Elle lui ouvre des horizons illimités, et on comprend que l'orgueil de l'homme — devenu un surhomme — puisse s'exercer avec une farouche ivresse.

Certes, à l'instar de toutes les choses humaines, la Science subit les limitations de l'intelligence et de la matière. Il faut savoir conserver, en dépit des merveilleux enthousiasmes d'un Berthelot, un certain degré d'humilité. Sans être les dévots aveugles de la Science, sans se nourrir d'illusions chimériques, il faut bien cependant convenir que, de toutes les constructions humaines, la Science est celle qui a apporté à l'homme le moins de déceptions, même si elle s'accompagne bien souvent, en contre-partie, de maux nouveaux.

L'optimisme scientifique garde donc ses principales vertus.

L'ART ET L'OPTIMISME

La Grèce antique et Rome ont exprimé, dans des œuvres immortelles, le sentiment d'optimisme que suscitait, dans les lettres et les arts, la plénitude de leur civilisation arrivée à leur apogée. Je me garderai de discourir sur le miracle grec. Il manifeste la puissance souveraine et souriante, le génie tranquille ; la joie vigoureuse, l'épanouissement divin. Il révèle la maîtrise de l'homme dans le maniement de la forme, dans le discernement de la pensée subtile. Il fait de lui l'égal des dieux.

Pendant des siècles, l'homme ne va trouver de refuge que sous la majesté des cathédrales qui abritent ses faiblesses et ses inquiétudes. Mais après une longue rumination, c'est le printemps qui renaît, une nouvelle vie commence à sourdre.

C'est la *Renaissance et la Réforme* : la gaieté, la joie, la confiance s'installent peu à peu dans les foyers et dans les Etats et servent d'aliment à un merveilleux essor artistique. Après les heures douloureuses des luttes religieuses, on voit surgir Rubens qui glorifie, en types héroïques, les instincts sensuels, la grosse et grande joie. « Son paradis, dit Taine, est un Olympe de Dieux Flamands bien nourris. On y est grand, vigoureux, charnu, content, on s'y étale magnifiquement et gaillardement. »

Il y a chez lui un emmêlement de paganisme débordant et de catholicisme. Tout sentiment mystique véritable en est exclu. Cependant, cet art flamand est harmonieux et spontané. « Personne, dit Taine, n'a donné aux figures un tel élan, un geste si impétueux, une course si abandonnée et si furieuse, une agitation et une tempête si universelles de tous les muscles enflés et tendus par un seul effort. »

Chez *Raphaël*, l'hellénisme renaissant se revêt d'une spiritualité nouvelle. Son génie se manifeste dans la légende de la Madone avec une intensité extraordinaire de vie.

« Tous les êtres, dit Schuré, reprennent leur jeunesse, les enfants deviennent des anges, les hommes mûrs, des jeunes gens et les vieillards retrouvent je ne sais quelle grâce adolescente. Les animaux, plus intelligents, participent à cette palynogénésie universelle. C'est la virginité de l'âme reconquise. »

Dans l'admirable série de ses fresques du Vatican, Raphaël déploie une richesse inouïe d'imagination et le sens le plus harmonieux de la composition. On suit la trace lumineuse de sa pensée à travers les siècles. Le déroulement magnifique des fresques synthétise l'histoire du christianisme, de la philosophie grecque, de la poésie et de la science avec une force tranquille, une beauté sereine, une foi divine et humaine qui font naître, chez le spectateur, un sentiment d'épanouissement souverain.

A l'heure où Rubens se livre à ses plantureuses démonstrations picturales, *Rabelais*, lui, donne la réplique ; il exprime, dans une œuvre débordante de santé, avide de satisfactions corporelles, une magnifique expansion de la nature humaine ; au travers de ses facéties énormes, de ses extravagances, de ses plaisanteries de haute graille, on sent circuler une vie intense, joyeuse, la verve pétille, éclate, ruisselle. La richesse verbale, la fécondité intellectuelle, se donnent libre cours. Il n'est pas une de ses plus truculentes anecdotes qui ne dissi-

mule la plus subtile pensée. L'entrain, le rire, la bonhomie, la confiance, la bonne humeur, la sincérité, sont la substance même de cette extraordinaire verve rabelaisienne. La lecture de Rabelais est le plus sûr antidote du pessimisme et le meilleur levain d'optimisme. L'abbaye de Thélème n'est-elle pas la cité promise ?

Dans le même mouvement d'idées, s'inscrit l'effort des architectes de la Renaissance. Les châteaux des bords de la Loire, de François I^{er} à Louis XIII, témoignent qu'une forme nouvelle d'architecture est née, caractérisée par l'harmonie des proportions, la vigueur des ensembles, la grâce, la diversité, la richesse des détails, portant la marque de l'abondance, de la joie, de la fermeté, de la vigueur, de la maîtrise de soi.

Toutes les formes de l'art et de la pensée s'entrecroisent et s'enchevêtrent pour découvrir les forces latentes de la nature et en capter les jaillissements.

C'est *Shelley*, cette âme exubérante, dont l'ingénuité spontanée est pénétrée par la passion de la vie universelle avec ses nuances infinies.

Dans son *Prométhée délivré*, il reprend le vieux mythe d'Hésiode en y insérant les aspirations les plus audacieuses de l'esprit moderne. Prométhée, après avoir arraché à Jupiter, qui opprime le monde, la flamme éternelle, est enchaîné sur le sommet du Caucase. A la voix du génie des choses, Jupiter replonge dans la nuit éternelle. Hercule délivre Prométhée. L'esprit divin envahit les choses, et la terre est transportée de réjouissance. Le monde est un éternel devenir.

Goethe, imprégné de la Grèce, du Christianisme, de la Science, est dominé par la passion d'embellir la vie et de créer un monde nouveau. Son drame de *Faust*, c'est celui de l'homme moderne qui, dégagé de la science abstraite du Moyen-Age, s'élance plein de confiance vers la vie, vers l'action, vers la beauté, vers l'amour. Sous sa robe de Docteur, dont il va bientôt se libérer, palpite un cœur d'homme complet.

Chez *Faust*, c'est un irrésistible besoin de vie et de vérité qui l'envahit. De là, cette attitude hautaine de l'optimiste Faust à l'égard du sceptique Méphisto. Ce n'est pas jouir, que veut Faust, mais se plonger « dans le tourbillonnement des sensations », c'est agrandir son moi. Ce n'est pas la jouissance qui le hante, mais l'amour.

La 9^e *symphonie de Beethoven* représente, bien qu'il l'ait enfantée dans la douleur, la plus magnifique réalisation d'op-

timisme musical. Les thèmes de la 9^e symphonie se succèdent avec une progression de forces tumultueuses, de sentiments contradictoires ardents.

« C'est d'abord la lutte pour la conquête de la joie au travers des alternances d'attaques et de résistances, d'espérance et de défaillance. Puis surgit un thème de volupté sauvage suivi d'un thème de joies terrestres qui revient à tout instant. Mais ce bonheur limité ne saurait satisfaire. On le repousse avec humeur chagrine. Le troisième mouvement transforme l'inquiétude de l'âme accablée de désespoir en un sentiment de tendre mélancolie. L'amour et l'espoir s'enlacent pour reconquérir leur doux empire sur notre âme martyrisée. Le cœur frémissant paraît vouloir écarter nos consolations. Le cœur brisé semble reprendre des forces. Cette exaltation n'est pas exempte de quelques échos des orages passés. La lueur des derniers éclairs s'évanouit. L'orage se dissipe. Puis, dès le début du quatrième mouvement, jaillit, comme un cri strident, le cri farouche chaotique de la passion inassouvie qui bouillonne et s'apaise, plus véhémement qu'auparavant. »

Soudain, l'orchestre s'arrête. Un grand silence survient, c'est l'entrée mystérieuse du chant, l'ode à la joie, enveloppante, tendre, calme et sereine. Peu à peu, la joie s'amplifie, monte, elle devient ardente, palpitante, rayonnante, puis c'est l'extase, puis c'est l'Amour, mais c'est aussi l'Ascension royale de l'Humanité triomphante.

L'histoire de l'art et de la littérature foisonne d'œuvres qui attestent le perpétuel optimisme de la nature humaine. Je n'ai voulu mettre en lumière, parmi tant d'autres, que quelques témoignages de l'effort esthétique.

Emile Zola, dans ses romans naturalistes où il avait étalé avec complaisance les misères et les souffrances humaines, semblait avoir versé dans un incurable pessimisme. « Mais, dit Maurice Le Blond, c'est le naturalisme qui le sauvera de la déception du réalisme. Il sait que le présent et le passé ne sont que la gestation des temps meilleurs. Qu'importe au philosophe les misères de l'existence et de l'histoire puisque chaque aube qui éclate est une victoire sur le chaos. Les dernières pages du *D^r Pascal* sont furieusement soulevées de cette espérance de l'optimisme dans l'avenir.

Le tableau de Clotilde allaitant son enfant est une attendrissante idylle. « C'était la vie perpétuelle tentée encore, la vie qu'on ne se lasse pas de croire bonne, puisqu'on la vit avec

tant d'acharnement au milieu de l'injustice et de la douleur. »
« Zola, dit Le Blond, a exalté dans nos cœurs la religion du travail, rehaussé le goût de la justice. Tout en ayant enrichi les lettres françaises de chefs-d'œuvre inestimables, il aura fortifié notre état moral. Il nous aura montré les difformités des individus disparaissant et se fondant dans la splendeur, la force et la vitalité des races. »

Dans les quatre évangiles, Zola est emporté par un mouvement d'optimisme idéaliste. La religion de la vie y domine tous ses personnages. « Autour d'elle, dit-il dans *Fécondité*, la mère écoutait cette source naître de partout et s'épandre. Elle n'était point seule à nourrir. La sève d'avril gonflait les labours, agitait les bois d'un frisson, soulevait les herbes hautes où elle était rivée. »

L'AGE ET L'OPTIMISME

On a beaucoup discuté sur la question de savoir quel était l'âge de prédilection de l'optimisme.

Dans sa jeune ébauche humaine, l'enfant au berceau est, tour à tour et souvent à la fois, la proie du rire et des larmes, touchante et significative fusion des émotions tristes et joyeuses. Plus tard, l'enfant, en sa prime jeunesse, paraît prédestiné à la gaieté, à l'entrain, aux jeux, à l'action, à la joie facile. Il va, vient, imagine, édifie. Les chagrins et les larmes ne jouent qu'un rôle passager dans son activité quotidienne.

L'adolescent, l'homme jeune, éprouvent des transfigurations profondes ; des ardeurs, des enthousiasmes commencent à sourdre en eux. Ils ont des audaces, des volontés conquérantes, ils ne doutent pas d'eux-mêmes ; semblables à l'enfant qui veut atteindre la lune, ils cèdent à toutes les impulsions de la passion et de l'amour. Mais mal armés, ils commettent toutes les imprudences, toutes les imprévoyances aussi ; les désenchantements, les échecs, les déboires les frappent, l'amertume les envahit, le pessimisme les saisit. Le pessimisme, croit M. Jean Finot, est d'essence juvénile.

A vingt ans, dit M. Faguet, les poètes laissent tomber leurs feuilles d'automne. A 40 ans, ils font de la politique ou entrent dans n'importe quelle branche de la vie active. « Les poètes les plus mélancoliques sont morts au seuil de l'âge mûr. » « Vous, dont je n'ai su que faire, adieu mes sombres printemps », s'exclame Mme Desbordes-Valmore. — « Je ne tiens

pas à ma jeunesse, dit Mme Gérard d'Houville, la jeunesse est une période d'erreurs où rien ne nous éclaire, où il nous est tragiquement impossible de discerner nos propres sentiments. » — « Ce qui trouble, ce qui rend malheureuses les années de jeunesse, au gré de Schopenhauer, c'est la chasse au bonheur entreprise dans la ferme croyance qu'on peut le rencontrer. »... Ce qui fait l'infériorité de l'impérialisme des jeunes, c'est qu'il est irrationnel et qu'il ne s'appuie pas sur l'expérience.

Chez *l'adulte*, l'enthousiasme et le pessimisme offrent une allure plus discrète, plus mitigée, plus prudente, plus raisonnable, plus réfléchie. Mais la vieillesse, qui représente l'âge des déchéances physiques et intellectuelles, semblerait devoir incliner l'homme désillusionné à la morosité, à la tristesse, au dépit chagrin. Sans nul doute, il est des vieillards dont la nature est ingrate. Mais si les explosions enthousiastes sont rares chez lui, il faut reconnaître que nombre d'entre eux ont un caractère adouci, indulgent, bienveillant, souriant. « La vieillesse, dit Anet, en éloignant peu à peu tous les plaisirs des sens, en démentant les satisfactions égoïstes, multiplie, pour ceux qu'a enrichis une riche culture humaine, les joies de la vie. »

« A l'automne de la vie, répète Schopenhauer, comme à l'automne de l'année, les journées sont courtes, mais sereines et constantes. Le fardeau de la vie est plus léger dans la vieillesse que pendant la jeunesse. A mesure qu'on avance en âge, on accueille la suite des jours avec plus d'optimisme, de béatitude et de renoncement. »

« J'imagine, écrit Mme G. d'Houville, que la maturité, la vieillesse commençante, est un moment parfait, on se recueille, on se rappelle, on voit mieux toutes les splendeurs du monde, et ce destin est peut-être plus beau qu'une aurore. »

La même voie, dit Nietsche, qui aboutit à la sagesse, aboutit à la vieillesse, voie touchante de l'espoir, dans cette douce lumière du soleil.

L'OPTIMISME ET LA MEDECINE

L'optimisme est, d'une façon générale, le privilège d'âmes heureusement trempées, équilibrées, de corps valides et bien portants, de philosophies ou de métaphysiques toniques. Il est le sentiment le moins répandu chez les malades de toutes

catégories. L'expérience, en effet, nous apprend que la plus légère atteinte portée à notre organisme ou à notre activité psychique fait fléchir notre potentiel moral et nous incline aux réactions pénibles.

Cependant, il y a des hommes qui, malgré leurs tares physiques, conservent une magnifique ardeur confiante. Le philosophe Duering, qui perdit la vue dans sa jeunesse, ne fut-il pas un des apôtres de l'optimisme ? Dans la joie de vivre, Zola trace le portrait d'un vieil arthritique, soumis à des crises de goutte affreuse, qui garde une inaltérable bonne humeur. Metchnikoff cite le cas d'un aveugle qui s'est composé de la vie une physionomie enchanteuse. Il n'est pas de plus bel exemple littéraire que celui du malade de l'épisode de M. Marcel Batillat dans « La Joie ». Enfin, le souvenir d'Helen Keller est présent dans toutes les mémoires. Cette admirable femme, aveugle, sourde-muette, qui, avec une inlassable ténacité, avait réussi à acquérir l'universalité des connaissances et les plus fines des sensibilités, n'a-t-elle pas consacré, dans un ouvrage fameux, sa foi optimiste ?

Mais il est des états pathologiques qui, depuis toujours, ont frappé l'attention des cliniciens, à raison justement des tendances optimistes qui leur sont, en quelque sorte, inhérentes. Nous entrons ici dans un domaine qui nous est familier et où nous allons retrouver les types classiques jusqu'à la banalité.

Si la neuro-psychiatrie offre à l'observateur une inépuisable moisson de documents, peut-être convient-il tout d'abord, dans le cadre de la Médecine générale, de glaner les faits qui ont acquis droit de cité.

La littérature médicale, la littérature tout court ont, depuis toujours, révélé ce sentiment d'optimisme qui envahit si fréquemment les tuberculeux pulmonaires, à leur dernière période. Letulle, Daremberg, Dupré, Laignel-Lavastine, ont décrit cet état d'euphorie. Beaucoup d'entre eux font des projets d'avenir, rêvent de fonder un foyer, de changer de milieu. Laignel-Lavastine précise qu'il y a chez eux un renforcement des caractères de l'état normal.

Des thèses récentes, comme celle de Chevrolet, de Brunerie, de Masson-Ourcel, ont examiné la psychologie des tuberculeux et fait une place à l'euphorie. Morellet consacre une thèse à l'influence de la tuberculose sur le caractère, la mentalité et

dans l'œuvre de quelques tuberculeux célèbres. L'un d'entre eux, Maurice de Guérin, mort à 29 ans, traîne une fin d'existence douloureuse, « le jour est triste et je suis comme le jour, dit-il, le bonheur c'est la pluie fine et douce qui pénètre l'âme mais qui en jaillit après une source de larmes ». Mais peu à peu une douceur se mêle à la souffrance, une sorte de détente s'opère en lui. Le 11 avril 1838, à l'heure où sa maladie a pris une tournure aggravée, il écrit à G. Sand une lettre pleine de sympathie, d'attirance envers la nature et d'indestructible espoir en sa guérison : « Peut-être qu'au sein des forêts, dit-il, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait et que j'aurai part dans l'abondance et la fécondité de la nature ».

L'euphorie se précise dans ses lettres successives à sa sœur. Le 8 avril 1839, il écrit : « Je vis fort tranquille sous mes rideaux, en attendant avec assez de patience, grâce aux soins de Caro, aux livres et aux songes, la guérison que m'apportera le soleil ». Il mourait d'ailleurs peu après. Mais son œuvre, *Le Centaure*, en dépit de ses amertumes et de ses mélancolies, apparaît comme un hymne merveilleux, palpitant, enivrant, voluptueux à la nature dont il sentait avec intensité les frémissements.

Michel Corday, Jeanne Galzy, Thomas Mann, sous des formes renouvelées, ont repris ce thème de l'épanouissement psychique du tuberculeux.

De même il y a un fait reconnu que jadis Sollier avait souligné : certains malades mourants, à leur heure dernière, sont la proie d'illuminations subites, de réminiscences radieuses, d'une véritable renaissance psychique, qui, si fugitives, si précaires soient-elles, sont des témoignages inattendus des ressources latentes dont l'âme dispose.

INTOXICATIONS EXOGENES

Dans ses Paradis artificiels, Baudelaire s'était complu déjà à décrire les vertus et les malélices de certaines intoxications exogènes. Depuis lors, la gamme des poisons paradisiaques s'est singulièrement compliquée. Il est peut-être excessif, en pareille matière, de parler d'optimisme. Cependant, il n'est pas douteux que certaines intoxications tendent à provoquer un sentiment illusoire de force, de plénitude, de confiance, d'évasion sereine.

Le *Haschich* qui a eu ses amants, suscite chez les intéressés, dans ses manifestations les plus discrètes, un état d'âme, de jouissance inconnue et de gaieté, une accélération des pensées, une acuité supérieure des sens, une énergie inusitée des couleurs, un accroissement énorme du Temps et de l'Espace. Toute contradiction s'efface. Le désir est transformé en réalité. C'est un feu d'artifice, un embellissement, un épanouissement.

L'opium, infiniment plus connu, a fait payer bien cher, à ses victimes, les satisfactions, les joies passagères qu'il leur a consenties. Les opiomanes sur lesquels Roger Dupouy s'est livré naguère à de substantielles études, passent par transitions insensibles de l'état de veille dans une sorte de rêverie passive où persistent les idées premières tout en se transformant ; ils éprouvent une sensation subjective de bien-être indéfinissable. Les peines, les chagrins se dissipent, une béatitude tranquille les envahit, l'activité intellectuelle s'augmente, les facultés de compréhension et d'imagination sont stimulées. L'ordre, l'harmonie semblent régner. Un sentiment d'immatérialité, d'éternité, d'immensité gagne le fumeur. On connaît l'hymne dithyrambique que Quincey avait chanté à la gloire de l'opium : « O juste, subtil et puissant poison, tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeurs, Babylone et Hékatempylos, et du chaos plein de drogues, tu évoques, à la lumière du soleil, les visages de beautés depuis longtemps ensevelies et les physionomies familières et ternes, nettoyées des ombrages de la tombe, toi seul tu donnes à l'homme des trésors et tu possèdes les clés du Paradis, ô juste, subtil et puissant opium. »

La Mescaline, cette plante hindoue qui « fait les yeux émerveillés », provoque, dans la première phase de l'intoxication, une poussée de surexitation générale, de contentement, de satisfaction. Le sujet se sent plus léger. Il a l'impression d'un travail plus facile ; il est plus lucide, capable d'une grande puissance intellectuelle, d'une alacrité musculaire, d'un élan vital inaccoutumé. Mais ce qui caractérise plus particulièrement l'action spécifique du Peyotl, c'est l'intensité et l'acuité des phénomènes visuels. Il donne des images extrêmement lumineuses et d'une extraordinaire abondance de couleurs.

LA COCAÏNE

On sait les ravages que la « Coco » a provoqués dans certains milieux. Mais la cocaïne introduite dans l'organisme, à doses faibles chez un individu fatigué, lui donne une sensation de « défatigue » et entraîne une certaine excitation intellectuelle, une euphorie susceptible de faciliter la naissance des idées, de les associer sous une forme claire et correcte, de faire apparaître des impressions nouvelles, un besoin d'activité musculaire. Mais jamais le cocaïnomane n'a les rêves séduisants des morphinomanes. Le Professeur Lewin, de l'Université de Berlin, cite le cas d'un de ses malades : « En ce qui concerne l'action de la cocaïne sur mon état subjectif, s'exprime ce dernier, je puis déclarer en toute honnêteté que si les cinq dernières années sont à compter parmi les plus heureuses de ma vie, je le dois en première ligne à la cocaïne. » Rien ne peut prévaloir contre ce fait brutal, et plus loin « il me faudra du temps pour mener à bonne fin ma conception du monde dont le gros œuvre s'édifie déjà sur cette seule proposition : Dieu est une substance », phrase singulièrement significative puisqu'elle révèle l'extraordinaire pouvoir de contrainte de la drogue.

L'ALCOOL

Baudelaire rappelle que dans les *Kreisleriana* d'Hoffman, il est « fait de singulières recommandations », le musicien consciencieux doit « se servir du vin de champagne pour « composer un opéra-comique. Il y trouvera la gaieté mousseuse et légère que réclame le genre. Le vin du Rhin inspirera la musique religieuse. Le vin de Bourgogne engendrera la musique héroïque, il a l'élan patriotique. Singulier baromètre psychique des spécialités musicales des « vins ».

Après les chansons à boire du xvi^e siècle, Baudelaire paraphrasant Quincey, consacre aux vertus tonifiantes du vin, des pages pleines d'allégresse. « Profondes joies du vin qui ne vous a connues, quiconque a eu un remords à apaiser, un souvenir à évoquer, une douleur à noyer, un château en Espagne à bâtir. Qu'ils sont grands les spectacles du vin, illuminés par le soleil intérieur... « Avec un art admirable, Baudelaire décrit la délicieuse épopée du clochard parisien que

quarante années de besognes fastidieuses, la hotte sur le dos, ont moulu et broyé » ; « mais, dit-il, le vin comme un Pactole nouveau, roule à travers l'humanité languissante un or intellectuel. Il y a sur la boule terrestre une foule innombrable, innommée, dont le soleil n'endormirait pas suffisamment les souffrances. Le vin compose pour eux des chants et des poèmes. »

Jean Richepin, avec une richesse verbale intarissable, n'a-t-il pas chanté, lui aussi, la valeur génératrice, animatrice et rayonnante du vin ? Mais si nous ne méconnaissons pas certains mérites de notre breuvage national dont nos poètes entonnent avec force les louanges, nous connaissons aussi le revers de la médaille. On dit volontiers de tel amateur de vin : il a le vin gai, de tel autre : il a le vin triste.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'intoxication éthylique n'a pas les mêmes effets sur chaque sujet. Au début de l'ébriété éthylique dans le premier cas, c'est un sentiment d'euphorie qui s'empare du personnage ; son visage et son regard s'animent, il acquiert un sentiment de force, de supériorité, de verve, de facilité, il se libère des contraintes de l'éducation. Il est sûr de lui, il ne voit pas d'obstacles à ses projets qui naissent en foule, il affirme, décrète, ordonne ; cet état se dissout peu à peu ou laisse place à une autre phase pathologique.

Il est traditionnel de parler de Verlaine chaque fois qu'on recherche le prototype de l'artiste dont l'effort créateur fut stimulé par l'alcool. Il en est de moins célèbres comme : Toulouse-Lautrec. Disgrâcié par la nature, conscient de ses infériorités, Lautrec ne conserve pas d'amertume ; il regarde la vie en peintre et de sa palette il ne tire que « chatolement de vie scintillante et vraie », et il s'en va répétant de cabaret en cabaret : « La vie est belle ».

LES PSYCHOSES

Dans les psychoses on constate un optimisme plus *dynamique* que dans les états toxiques.

Les *excités maniaques* sont trop connus pour que je m'attarde à rappeler leurs manifestations. Ce qui les caractérise au début, c'est l'humeur expansive et exubérante, le sentiment de satisfaction, leur certitude dans la valeur de leurs projets et de leurs entreprises, leur énergie, leur suractivité intellec-

tuelle, leur confiance. J'ai connu un peintre de talent qui, au cours de poussées d'hypomanie, élaborait à la faveur de ses floraisons imaginatives ingénieuses les thèmes que sa palette traduisait ensuite sur ses toiles, dans ses périodes d'accalmie. Mais cette expansion optimiste chez l'excité maniaque, en dépit de ses outrances, garde souvent un cachet de vraisemblance.

L'optimisme du mégalomane est fait surtout d'orgueil, d'exclusivisme. Il affecte un caractère altier de dignité hautaine, de conviction irréfragable. Il est stable et fixe.

Dans certaines formes de la paralysie générale, le malade s'apparente à l'excité maniaque. Il a un besoin d'extériorisation inusité, un certain élan tumultueux, une poussée irrésistible à rayonner. C'est souvent le point de départ de cette phase dite médico-légale où cet optimisme euphorique irréfléchi et de mauvais aloi conduit notre homme devant la Justice.

Mais à la période d'état de la paralysie générale, on se trouve en présence d'un optimisme diffus, centrifuge, de monotonie satisfaite, de vanité puérile, d'approbativité, d'exagération massive, de médiocrité de fond, d'invraisemblance grandiloquente.

A la période terminale, il ne s'agit plus que d'une béatitude générale, passive, apathique ; la stéréotypie de l'expression mimique accentue les marques de la déchéance.

Depuis la pratique de la malariathérapie, on est amené à observer des états qui ne correspondent plus complètement aux descriptions classiques de l'évolution de la paralysie générale, chez certains sujets. Je donne précisément mes soins à un paralytique général de 67 ans, malariathérapisé voilà 4 ans. Il est désormais fixé dans un état dont il ne se départ pas. C'est un commerçant, il appartient aux classes moyennes. Il a une tenue extérieure correcte, il conserve un certain nombre d'habitudes mondaines ; il s'exprime dans un langage d'apparence normale ; en dehors des achoppements syllabiques discrets et des troubles pupillaires, il peut faire illusion. Il s'est adapté au rythme d'une vie régulière, mais, psychiquement, ce qui le caractérise, c'est un état d'euphorie, de contentement ; il évoque son passé avec complaisance, parle du présent avec une sérénité souriante et esquisse des projets d'avenir. Il trouve sa santé excellente, ses organes en parfait état. Tout va bien.

Les *déments précoces* et les schizophrènes ne présentent guère d'états psychiques, où se manifestent de véritables euphories, si ce n'est qu'accidentellement ou superficiellement. J'ai la bonne fortune de suivre, depuis 35 ans, un malade âgé aujourd'hui de 75 ans, d'excellente éducation, qui a conservé une étonnante mémoire, et chez lequel prédominent la bonhomie, le contentement, l'entrain, la bienveillance, un optimisme confiant, même s'il est vrai que le cercle de ses pensées et de son activité soit rétréci aux petites choses de la vie quotidienne.

Chez *certaines idiots*, on remarque toutes les nuances de l'euphorie et de la satisfaction ; mais étant donnée l'indigence intellectuelle congénitale de ces malades, c'est surtout l'optimisme animal qui prévaut, ils sont ravis de leur alimentation, de leur santé, de leur bien-être, ils sont bienveillants, accommodants, ils sont heureux. Mais, tout leur bonheur se limite aux événements immédiats.

Maurice Mignard dans son livre « La joie passive », et, plus récemment, Mondain, dans sa thèse « Les fous satisfaits », inspirée par notre collègue Courbon, ont longuement étudié ces sentiments affectifs spéciaux dont l'optimisme constitue le support primitif.

On a beaucoup discoursu *sur la sénilité prématurée*, sur les défaillances organiques et psychiques qui atteignent l'homme avant l'heure et lui infligent une précoce diminution de sa personnalité.

L'opothérapie a semblé pouvoir contribuer à enrayer ces trop rapides évolutions et à restaurer ces vitalités fléchissantes.

Mais des expérimentateurs audacieux ont escompté, par la greffe animale, fournir une source nouvelle d'invigoration. Serge Voronoff et Dartigues, en particulier, ont poursuivi, chez l'animal et chez l'homme, des recherches d'un extrême intérêt. Ils ont produit des observations singulièrement démonstratives, et, s'il convient, en pareille matière, d'apporter beaucoup de circonspection, nous devons constater que certaines d'entre elles nous donnent la preuve d'un réveil, d'une résurrection, d'un regain d'activité physique et psychique, d'un rayonnement nouveau de l'individu, pour tout dire : d'une *expansion optimiste*.

THERAPEUTIQUE MORALE

La clinique fournit donc aux psychiatres et aux neurologistes une masse d'observations quotidiennes dont l'optimisme représente la signature pathologique. Par contre, il est toute une théorie de malades inquiets, préoccupés, anxieux, obsédés, tristes et pessimistes, chez lesquels une *thérapeutique optimiste* doit être mise en œuvre. Bien mieux, elle vaut pour l'universalité des âmes défaillantes.

Sans remonter aux faiseurs de miracles qui, de tous temps, ont apporté de sublimes espérances et de salutaires consolations à l'humanité souffrante, certains rappels historiques s'imposent quand on veut parler de thérapeutique morale.

D'après Pierre Janet, une méthode, qui a eu jadis un énorme succès aux Etats-Unis, c'est celle de Christian Science, sous l'impulsion de Mrs. Eddy. Le système simpliste de cette philosophie peut se résumer en quelques propositions : « La vie est une manifestation de Dieu. La matière n'existe pas. Rien n'est réel et éternel, rien n'est esprit que Dieu. Le mal n'a pas de réalité. La croyance à la réalité de la souffrance et de la mort provient d'une erreur fondamentale, d'une illusion absurde que Eddy appelle *l'esprit mortel*.

« Ce qu'on appelle matière étant sans intelligence, ne peut dire : je souffre, je suis malade, je suis bien. Les sciences physiques et médicales n'ont aucune valeur. La conduite à tenir est uniforme, elle est négative. » Elle consiste à supprimer tous les traitements, les précautions hygiéniques et à les remplacer par des croyances puissantes et salutaires par la conviction que l'esprit gouverne le corps entièrement, à donner de bonnes paroles d'encouragement et de sympathie.

On imagine avec quelle humour, Marc Twain s'est exercé sur les thèses de la Christian Science. « Tout est nié, dit-il, par elle : Gouvernement, Civilisation, Science, mais l'importance du business n'est jamais mise en doute. » La conception fondamentale de cette thérapeutique est la notion de l'influence essentielle que peut avoir, sur l'évolution de la maladie, l'idée que le malade a de son propre mal.

William James souligne que l'essentiel de cette doctrine est le sentiment de l'optimisme, de la confiance en soi-même et dans l'Univers. Les protagonistes de la nouvelle foi proclament la puissante vertu des attitudes optimistes de l'âme pour nous sauver de tous les maux. Ils croyaient à l'efficacité

du courage, de la confiance. Ils méprisaient la crainte, l'inquiétude. Cette religion nouvelle apporte un message de joie : elle exalte la santé, la vanité, la prospérité, comme de hautes vertus. Alors que, dans les miracles, on fait appel à un pouvoir occulte, mystérieux, là on a fait une découverte, c'est la puissance de l'Esprit.

Liébault et Bernheim, de Nancy, dont je dois, au passage, saluer la grande mémoire, établirent, les premiers, les bases d'une psychothérapie suggestive, singulièrement riche d'intérêt, bien que je leur doive aujourd'hui une simple mention.

La Psychothérapie, telle que Dubois, de Berne, l'enseignait, revêtait un caractère plus strictement médical que celle de la Christian Science. Cependant, il n'accordait, semble-t-il, aux symptômes des maladies et au diagnostic précis, qu'un intérêt accessoire. Il supprimait volontiers la plupart des traitements médicamenteux.

Généralement, les malades s'imaginent qu'ils sont atteints de lésions irréparables. La tactique consiste à mettre en œuvre la raison et la vérité. Il faut démontrer aux malades, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, que ce sont des troubles fonctionnels dus à des mauvaises habitudes et aux idées fausses.

Pour cela, il faut noter tous les petits progrès obtenus, il faut les grossir et s'en servir comme levier optimiste. Il faut faire l'éducation de notre raison, faire appel aux idées morales, aux sentiments.

Toute une pléiade de médecins, en Suisse, en Allemagne, en France, insistent sur la valeur de cette thérapeutique. Aux Etats-Unis, c'est le mouvement « Emmanuel church health classes », association de pasteurs et de médecins. Ils guérissent le corps par l'âme, sans nier le corps à la différence de la Christian Science.

Cette psychothérapie est plus large, plus médicale, plus psychologique que celle de Dubois.

« La pensée puissante n'est pas seulement la pensée vraie, c'est aussi la pensée bonne. » Il ne s'agit pas de vérité métaphysique. Il s'agit surtout de faire faire aux malades des actes véritables, des actes élevés et généreux, qui demandent de la volonté et de l'effort.

Dans un ordre un peu différent, les formules simplistes de la Christian Science étaient reprises et popularisées en France au cours de ces dernières années par des thaumaturges comme

le Père Antoine et le Père Coué qui eurent leur période de célébrité naïve.

Les méthodes de moralisation générale et médicale ne sont certes pas indifférentes quand elles font appel à l'intelligence, au jugement, à la volonté. Il ne faut négliger aucune méthode d'effraction qui permette de pénétrer dans l'âme du malade. Mais on ne doit pas se dissimuler que leur action reste limitée, précisément parce que bien des fois, en pareille occurrence, les facultés critiques et volontaires du malade sont défailtantes.

Mais le recours à la *psychothérapie affective* a une portée plus efficace encore, en déclenchant chez lui tout un monde d'émotions, de sentiments de sympathie qui submergent les positions prises par lui et les ébranlent plus sûrement que les raisonnements les plus rigoureux.

L'optimisme du médecin a sa valeur éminente dans toutes les circonstances, en médecine générale en particulier. La spécialisation à outrance a le gros inconvénient de faire perdre de vue, au praticien, l'homme total. L'usage clinique s'est établi de dire du malade : ceci est un foie, ceci est un estomac, pour indiquer que l'affection en cause est limitée essentiellement à un de ces organes. Ainsi s'installe une tendance fâcheuse à ne plus voir l'homme total, physique et psychique. C'est un découpage artificiel qui s'opère. L'arbre empêche de voir la forêt. En l'occurrence, une conception aussi erronée de la réalité entraîne des erreurs thérapeutiques fatales. Les prescriptions gardent un caractère étroit, même quand elles répondent aux exigences essentielles. On incline à oublier ainsi, en effet, que ces prétendus troubles locaux dépendent à quelque degré du système nerveux et que ce dernier est l'animateur du tonus général du malade.

Croyez-moi, il ne suffit pas de faire un relevé consciencieux des analyses biologiques et de rédiger une ordonnance judicieuse fixant les dosages. Il faut savoir connaître, comprendre, discerner les dispositions intellectuelles et affectives du malade, son orientation, ses préoccupations et celles de l'entourage et, ainsi faisant, vous tendrez toute l'énergie du malade vers la guérison, et si votre médication ne vaut que pendant la période où elle guérit, sachez au moins que les vertus optimistes de votre mission apportent au malade le suprême secours dans sa misère.

Mais toutes ces méthodes, si précieuses soient-elles, agissent sur l'intéressé, en quelque sorte, du dehors. *L'analyse*

freudienne apporte absolument un élément nouveau et puissant dans la thérapeutique psychologique. Elle se meut dans le dédale de la conscience du malade, elle parcourt tous les sentiers obscurs de l'inconscient, elle ressuscite les sentiments lointains et troubles, elle se heurte, au passage, à toutes les impuretés morales et physiques, elle exhume la pensée secrète originelle. Elle constate, mais elle ne porte pas de jugement moral. Cette investigation douloureuse donne toutefois, de la personnalité humaine, un inventaire pénible ; elle fait apparaître l'homme comme un pauvre pantin grotesque et discordant, et de fait, la méthode freudienne porte, à première vue, la marque d'un *pessimisme irrémédiable*.

Mais en réalité n'a-t-elle pas pour but d'aider le martyr humain qui s'ignore, à se libérer de ses contraintes inconscientes, de ses souffrances incomprises de lui-même et des autres et de le restituer à la plénitude de sa confiance ?

La psychothérapie rationnelle, affective, persuasive, tout en essayant de galvaniser le malade, d'exercer une action rénovatrice puissante, ne saurait avoir la vertu de choc, de rupture bienfaisante qu'offre la psychanalyse.

Sans prétendre à une mission optimiste, le freudisme contribue à rendre à l'homme la plénitude de sa conscience et de ses moyens possibles. Par là même, il est indirectement une thérapeutique optimiste. Pour lui, l'homme est un ballon captif qui doit connaître les limites de son ascension possible pour mieux en jouir.

Nous nous sommes efforcés de décrire toutes les formes et tous les aspects de l'optimisme. Mais ce sentiment, que représente-t-il dans son fond ? Quel en est le mécanisme ? Dans sa subtile et élégante étude sur la bonté, R. Charpentier rappelait naguère, avec à-propos, la brillante mise en lumière de l'interprétation freudienne de la vertu par M. Hesnard. Ce dernier la représentait comme une maîtrise de l'excitation érotique que l'homme peut, non pas dompter, mais canaliser à son gré. Freud tend ainsi à faire prévaloir que les plus hautes valeurs spirituelles ne seraient que des formes compensatrices de l'instinct et du désir « *Acheronta movebo* ».

L'optimisme apparaîtrait donc comme un sentiment de même nature. En dépit de ses nuances, il devrait être considéré comme une sublimation de l'instinct sexuel, « théorie consolante, optimiste, confiante en l'espérance d'une vie meilleure, disait Charpentier, au sujet de la bonté ».

Dans sa remarquable étude critique sur le Freudisme, Dalbiez veut bien consentir que l'instinct sexuel joue un rôle essentiel dans l'éclosion de l'émotion éthique et esthétique, mais il estime que l'art et les sentiments primordiaux de l'âme humaine ont une valeur qualitative propre.

De toutes ces investigations hâtives, il résulte que, si nous devons faire sa part au mal moral, physique et métaphysique, il subsiste dans la vie encore de solides motifs d'optimisme et de confiance. Le rôle des éducateurs et le rôle des médecins demeurent singulièrement efficaces. Il y a chez l'homme, en dépit des misères et des souffrances, en dépit de nos tempéraments et de nos hérédités, une extraordinaire plasticité. Dans les recoins les plus ignorés de son être, il recèle des sources de joie et de lumière inconnues ou insoupçonnées de lui et des autres. Il s'agit de les discerner, de les faire jaillir. Les recettes optimistes, toutes plus riches les unes que les autres, font l'objet d'une littérature abondante tantôt naïve, tantôt ardente, tantôt méthodique.

Ce n'est pas une science encore, mais c'est un art auquel je vous convie.

Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango.

Maurice OLIVIER : Discours inaugural
Congrès des aliénistes et neurologistes de France
et des pays de langue française
XLIIe session Nancy 1937 - p : 40 - 75